

# Présentation

Dans le cadre de l'initiative "Mémoires Vivantes", l'Office du Tourisme de la Hague a organisé une série de réunions (7 en tout, réparties sur un an et demi, de septembre 98 à mars 2000) dans 15 des 19 communes du District de la Hague. Ces rencontres ont réuni les personnes âgées de plus de 70 ans, intéressées par cette démarche. Elles avaient comme but de recueillir les témoignages et les souvenirs personnels des habitants, concernant la vie qu'ils menaient, enfants, dans leur commune, dans les années 20, 30 et 40.

Ces réunions, qui avaient à chaque fois un thème différent, se sont toutes déroulées dans un climat détendu et sympathique. L'Office du Tourisme tient d'ailleurs à remercier tous les participants pour leur accueil et leur gentillesse.

## **Ont participé à l'élaboration de ce recueil :**

M. AUDOIRE Emilien  
Mme HERVIEU Aline  
Mme LECOSTEY Francine  
M. LECOSTEY Paul  
M. LECOUCVEY Auguste  
M. LECOUCVEY Désiré  
Mme LUCAS Marie-Madeleine  
M. et Mme MAUGER Jean

## Avertissement

Ce recueil est uniquement basé sur des souvenirs personnels. Il peut donc comporter quelques inexactitudes, la mémoire étant parfois fluctuante...

# L'agriculture

A cette époque, il y avait à Jobourg, plus d'une trentaine de fermes de toutes tailles. Les 2 ou 3 plus grandes comptaient 15 vaches et les plus petites 2 vaches et s'étendaient sur environ 3 hectares. La moyenne était de 6 vaches. Certains cumulaient le travail à la ferme et la pêche ; ou bien ils étaient ouvriers agricoles dans d'autres exploitations en plus de leur propre ferme.

Il y avait beaucoup d'entraide entre nous. Par exemple, un petit fermier qui ne possédait pas de chevaux pour ses travaux, pouvait donner un coup de main à un voisin qui, en échange, lui prêtait son cheval.

Dans les années 20-30, nous parlions encore en *pistole* et en *écu*, monnaies non officielles qui valaient 10 francs de l'époque pour le pistole et 3 francs pour l'écu. Cette appellation était surtout utilisée pour les échanges agricoles, lors des foires et des marchés. De même, on ne parlait pas en hectares mais en *perques* (49 m<sup>2</sup>) et en *vergées* (2000 m<sup>2</sup>).

## Les cultures

Nous cultivions des céréales (blé, avoine, orge, seigle) et aussi des betteraves, des panais, des rutabagas. Les cultures servaient aux besoins de la ferme. Nous vendions simplement quelques pommes de terre à l'extérieur.

Pour labourer, nous utilisons une charrue simple en bois nécessitant deux personnes et trois chevaux pour la manier. Puis vint la charrue réversible tirée par des chevaux, le *brabant*, qu'une personne seule pouvait utiliser.

Pour la fenaison, les petites fermes utilisaient toujours la faux. Les fermes ayant une faucheuse allaient les aider en échange d'un coup de main pour le bottelage. La période de l'entre deux guerres est aussi celle de la transition entre la faux et la faucheuse.

Le foin coupé était laissé à sécher trois jours. Certaines grosses fermes avaient une faneuse qui permettait de remuer le foin plus rapidement qu'à la fourche. Ensuite, il était mis en *cabots* (petite meule de foin) car quand il pleuvait, l'eau coulait dessus et laissait sec l'intérieur, et quand il faisait chaud, le foin était mou et plus facile à botter. Pour faire les bottes, on utilisait des *teurques* (poignée de foin ou de paille torsadée utilisée comme lien). Ces bottes étaient ensuite rangées dans les *fenains* (grenier à foin).

Pour la moisson, nous utilisons une faucille ou une faux car les faucheuses étaient encore assez rares. Le blé coupé était mis en *gavelles* (brassée de céréales) pour sécher, puis en gerbes liées avec du *ran* (carex, sorte de jonc utilisé comme lien). Ensuite, les gerbes pouvaient être disposées en *bonhommes* (debout en pyramides et recouvertes d'une dernière gerbe en guise de toit, appelée *coupelaine*). Puis les gerbes étaient amenées dans la cour ou la grange de la ferme et mises en meule en attendant la batterie.

Le battage se faisait en septembre avec une batteuse à chevaux (système du manège). En général, il y avait une batteuse par famille. Nous nous aidions beaucoup entre voisins pour battre le grain. Après 1930, il y a eu un entrepreneur qui louait les premières batteuses à moteur. Le grain était ensuite trié dans une vanneuse et mis en sacs.

Nous avons tous un potager pour y cultiver tous les légumes nécessaires pour faire de la soupe, que l'on mangeait tous les soirs et parfois aussi le matin.

## Les vaches et le lait

La principale activité était le lait.

Les vaches étaient traites 2 fois par jour à la main. En été, on pouvait les traire 3 fois. A cette époque, certains utilisaient encore les *canes* en cuivre, mais nous nous servions en général de bidons.

Beaucoup de vaches étaient mises au *tiers* (piquet et chaîne avec lesquels sont attachés les vaches dans les champs) afin d'économiser l'herbe. Nous les changions alors de place 5 fois par jour. En été, il fallait les conduire jusqu'à un abreuvoir quand il n'y en avait pas dans les champs. En hiver, elles étaient rentrées dans l'étable tous les soirs.

Les vaches étaient nourries d'herbe, de foin, d'orge, de betteraves, de rutabagas. Dans certaines petites fermes, on leur donnait de la *brainette* (farine de 3<sup>ème</sup> classe) ou du son achetés chez le boulanger ou au moulin de Digulleville.

Ceux qui faisaient le beurre utilisaient une *crémire* (écrémeuse constituée d'un grand bac en tôle muni d'un petit robinet pour soutirer le petit lait). La crème était ensuite placée dans des *chireunes* (terrine où l'on entrepose la crème) en attendant la fabrication du beurre, une fois par semaine. Une fois fait, le beurre était enveloppé dans des feuilles de chou, pour lui garder sa fraîcheur, quand il était en petites quantités. Puis nous allions le vendre nous même au marché, ou nous le confiions au commissionnaire qui passait tous les jours dans le village.

Ceux qui ne faisaient pas le beurre donnaient leur lait à la laiterie de Gréville. Le laitier passait tous les matins pour ramasser les bidons avec sa « voiture à lait » (charrette assez longue pour y placer 4 rangées de bidons). Il ramenait ensuite le *petit lait* (lait écrémé). Tous les mois, à Beaumont, la laiterie payait en liquide aux gens le lait qu'ils avaient fourni, selon son taux de matière grasse.

En 1938, une vache amouillante valait 3000 francs du moment. Au début des années 30, les prix étaient moins élevés car on subissait les répercussions de la crise de 29.

## Les cochons

Il y avait au moins trois cochons dans chaque ferme. Nous les nourrissions au *petit lait* et aux pommes de terre cuites, pour les engraisser. Nous les consommions parfois nous-mêmes, mais, souvent nous les vendions tués et préparés à un charcutier de Cherbourg. Il y avait dans la commune deux ou trois personnes qui tuaient les cochons. Ils l'allongeaient et lui tenaient les pattes pour le saigner entre les épaules. Une fois mort, le cochon était brûlé avec de la paille pour lui ôter les poils, gratté avec des coquilles de *goufigues* (ormeau), brossé et vidé. Même quand nous le vendions, nous gardions pour nous du sang, un peu d'abats, une partie du foie, et du saindoux. Le foie était mangé le jour même. Si le cochon était destiné à la consommation de la ferme, nous salions la viande et la conservions dans des *sinots* (terrine pour conserver le lard). Les jambons étaient fumés dans la cheminée, après un mois dans le sel. Ainsi, la viande pouvait se conserver pendant un an environ.

## Les autres activités

Il y avait des moutons dans chaque ferme. On ne les rentrait que très rarement à l'étable, seulement quand une brebis agnelait. Ils étaient nourris d'herbe et de foin uniquement.

Nous vendions les agneaux aux bouchers de Cherbourg ou Beaumont. Cette viande n'était pas consommée dans les fermes car à cette période, c'était un mets de luxe. Une fois par an, nous tondions les moutons et lavions la laine pour la vendre.

L'élevage des chèvres n'était pas très répandu. Seules les personnes les plus pauvres en consommaient le lait et vendaient les chevreaux au commissionnaire.

La basse-cour, présente dans chaque ferme était composée de poules, lapins, canards, oies, etc., et servait uniquement à nourrir la famille.

## Le cidre

Il n'y avait pas assez de pommiers à Jobourg, ni des pommes de bonne qualité. Nous allions donc chercher les pommes vers l'intérieur des terres, à Teurthéville, par exemple. Il n'y avait pas de pressoir dans chaque ferme. Les plus grandes exploitations prêtaient le leur contre un coup demain. Pour presser le cidre, on utilisait du *glui* (paille de blé entière) que l'on disposait entre les couches de pommes. Parfois, on retaillait les côtés du marc, encore imbibés de jus, pour les presser à nouveau. Certains faisaient même tremper le marc déjà pressé dans de l'eau et le pressaient une nouvelle fois pour en extraire le maximum de jus.

# Le commerce et l'artisanat

## Les commerces fixes

Il y avait, entre les deux guerres, trois commerces à Jobourg : à la Maison Blanche, à la Chapelle et dans le bourg.

Il s'agissait de trois cafés-épiceries. La Maison Blanche faisait aussi boulangerie et restaurant. Un jour par semaine, l'épicier débitait un cochon acheté dans la commune. Au restaurant, on pouvait manger des rôtis cuits dans le four à pain, des jambons fumés dans la cheminée, des omelettes au jambon. Les clients de restaurant étaient des habitués ou des gens de passage (par exemple de Cherbourg).

Dans les trois épiceries, on trouvait un peu de tout : des sabots, des torchons, des lacets, des clous pour les sabots, en plus de la nourriture. Enfants, nous allions y acheter des bonbons. L'épicière vendait du café au détail, qu'elle torréfiait elle-même. La *goutte* se vendait aussi au détail, mesurée dans une *demoiselle* (la plus petite mesure) ou en *petits pots* (deux demoiselles). Il fallait apporter sa bouteille. Pour acheter du cidre, nous apportions une bouteille en terre.

L'épicière vendait aussi du beurre. Elle pesait la quantité désirée et l'enveloppait dans une feuille de chou, après l'avoir marqué d'un dessin. Par contre, elle vendait peu de fruits et légumes car tout le monde avait un potager et des arbres fruitiers. On y trouvait seulement des oranges et des marrons à Noël.

A la boulangerie, on ne trouvait pas énormément de pains différents : seulement des tourtes de 12 ou 6 livres, des pains pliés, des *galettes* (pains ronds et plats) ou encore des pains sur commandes. Elle ne faisait pas de pâtisseries, sauf des *bourdelots* (pâtisserie composée d'une pomme cuite enrobée de pâte) si on lui apportait les pommes.

Dans les cafés, nous buvions surtout du cidre et du café arrosé de calva. Le café était fait dans une grande cruche en terre. Certains prenaient souvent un *gen* (du genièvre). La plupart des clients étaient des hommes mais certaines femmes venaient tout de même chercher une petite bouteille de calva qu'elles camouflaient sous leurs grands jupons !

Nous nous asseyions tous autour d'une grande table de ferme, éclairée le soir par une lampe à pétrole (l'électricité n'a été installée à Jobourg qu'en 1934).

A la Chapelle, l'épicerie vendait du tabac : du tabac à chiquer que l'on achetait sous forme de « carotte ». Les hommes rangeaient souvent leur « carotte » sous leur casquette. La plupart des « chiqueurs » étaient des hommes âgés à l'époque ou des pêcheurs car sur un bateau c'était plus commode. On trouvait aussi du tabac gris à rouler et à priser.

## Les artisans

Le cordonnier de Jobourg réparait les chaussures mais faisait également du neuf, surtout des souliers de travail avec une semelle en cuir. Il ne fabriquait les chaussures que sur commande. Pour cela, il prenait la mesure du pied avec un gabarit.

Au début du siècle, il y avait un tisserand qui tissait le lin. Il vendait des draps, très solides et assez rêches, sur commande. Mais dans les années 20-30, il n'y en avait déjà plus dans la région.

Quelques femmes faisaient des matelas avec la laine que nous leur fournissions.

A Jobourg, il y avait à l'époque deux menuisiers dans la commune. Ils allaient beaucoup travailler à domicile, dans les maisons où il y avait des travaux, en portant sur leur dos leur boîte à outil appelée *marmotte*. On les payait à la journée et on leur fournissait le bois. Ils faisaient beaucoup de charpentes. Souvent, la ferme (pièce maîtresse de la charpente) était faite dans un même tronc d'arbre. Il était alors partagé en deux dans le sens de la longueur, avec un *cran*, sorte de longue scie. Un homme tenait le *cran* part en dessous et le deuxième se trouvait au-dessus. On le taillait ensuite à l'herminette, sorte de houx. Les menuisiers faisaient quelquefois aussi des meubles sur commande.

Dans la commune, un couvreur faisait encore des toitures en chaume : en *glui* ou en roseaux, mais déjà les toitures neuves en chaume ne se faisaient plus. Il s'agissait surtout de réparations sur des toitures anciennes.

En plus du couvreur en chaume, il y avait deux couvreurs qui faisaient des toitures en pierres. L'un des deux était également maçon.

Le forgeron était également maréchal-ferrant. Il fabriquait des outils et les cercles pour les roues de voitures, sur commande, en plus de ferrer les chevaux. On ne prenait pas rendez-vous, on attendait son tour. Il arrivait que le forgeron arrache les dents des personnes qui souffraient, sans anesthésie, et avec une grande pince !

Une repasseuse travaillait aussi dans la commune. Elle repassait surtout les chemises d'hommes et les *bounettes* (sorte de coiffe) qu'elle tuyautait. Pour cela, elle utilisait de tous petits fers qu'elle chauffait près du feu.

Les couturières travaillaient à domicile. Seule une d'entre elles travaillait chez elle. Elle faisait surtout de la confection, par exemple les trousseaux. On lui fournissait alors le tissu et elle prenait les mesures. Celles qui travaillaient à domicile faisaient surtout du raccommodage.

## Les autres professions

Quelques pêcheurs avaient un bateau qu'ils abritaient à Gravelette. Certains avaient quelques vaches en plus. En tout, il y avait trois bateaux à Jobourg. Les pêcheurs étaient

deux ou trois par bateau. Le moteur n'existait pas, il fallait ramer ou mettre la voile. Ils pêchaient au filet ou avec des casiers, un peu toute sorte de poissons et de crustacés. Ils ne pratiquaient que la pêche côtière. Une fois en mer, ils n'avaient aucun moyen de communiquer avec la terre. Les femmes de pêcheurs allaient par les routes vendre le produit de la pêche de leur mari.

Plus anciennement, il y a eu quelques pêcheurs qui fraudaient et qui transportaient du tabac et de l'alcool entre la Hague et les îles.

A Jobourg, il y avait des douaniers, environ une quinzaine, qui habitaient des maisons de la commune. Nuit et jour, ils faisaient des rondes le long du sentier des douaniers et faisaient le gué dans des gabions pour repérer les fraudeurs. Leur rôle était également de contrôler le gravage. En effet, il fallait déclarer les matériaux que l'on récupérait sur la plage.

Le sémaphore employait deux militaires, un matelot et un chef. Ils étaient chargés de la surveillance des côtes mais n'avaient pas le matériel moderne actuel. Pour annoncer une tempête, ils hissaient des *pouques à vent* (un cône noir), pointe en bas. Pour faire des signaux aux bateaux, ils utilisaient un grand mât muni de grands bras.

Comme autres fonctionnaires, il y avait un couple d'instituteurs dont l'un des deux était aussi secrétaire de mairie. L'école était séparée pour les filles et les garçons. Elle est devenue mixte dans les années 30.

A Jobourg, il n'y avait pas de bureau de poste. Le facteur venait de Beaumont tous les jours (même le dimanche), à pied avec sa sacoche.

## Les marchands ambulants

Beaucoup de commerçants ambulants passaient régulièrement dans la commune : un marchand de tissu, un « petit bazar » (ceintures, bretelles, porte-monnaie, fil, coton). Le café « caïffa » était vendu dans un petit chariot tiré par un chien. Des commerçants venaient acheter des peaux de lapins et de taupes dans les fermes, que nous avons fait sécher en les tendant sur les planches.

Un rétameur passait aussi pour réparer les *canes* en cuivre et les casseroles.

Le boucher de Beaumont de l'époque venait en carriole pour vendre sa viande, qui était enveloppée dans les linges blancs.

## Les échanges avec Cherbourg

Les relations avec Cherbourg se faisaient essentiellement grâce à un commissionnaire qui venait d'Auderville. Nous lui confiions des produits à vendre en ville et il faisait aussi quelques courses. Il nous rapportait, par exemple, des médicaments.

Certains allaient tout de même régulièrement à Cherbourg pour vendre leurs veaux, leurs cochons ou leur beurre.

Sinon, on ne se rendait en ville, que pour acheter des chaussures ou des vêtements. Quand quelqu'un allait à Cherbourg, tout le monde était au courant et en profitait pour lui confier des courses à faire.

### **La foire de Jobourg**

Cette foire a été créée dans les années 35. On y vendait essentiellement des moutons. Elle était assez restreinte car trop peu connue. Peu de déballeurs s'y rendaient. Au début, il fallait aller livrer les bêtes que l'on avait vendues, au Bacchus, à pied.

Les principales autres foires étaient celles de Gréville (Montalivet, Saint-Nazaire et Hague-Dike). Il s'agissait de foires essentiellement agricoles.



# La vie quotidienne

## La maison

Chez nous, il y avait souvent une grande pièce principale avec une cheminée qui était l'unique moyen de chauffage. Les chambres se trouvaient à l'étage. Dans de rares maisons, il y avait en plus, une salle qui servait pour les réceptions.

La pièce principale, la cuisine, était meublée avec une grande table et deux bancs, un vaisselier pour exposer les belles assiettes, une armoire et une alcôve avec des rideaux. Souvent, le banc sous la fenêtre avait un dossier et des accoudoirs. Il y avait aussi des *bancelles* (qui étaient de petits bancs mis en bout de table). L'alcôve, dans laquelle dormaient nos parents ou grands-parents était toujours placée près de la cheminée, et dessous, dans le *fouailli*, on rangeait les piqués et les fagots pour faire le feu. Pour décorer, il y avait parfois un tableau, et le calendrier de la Poste accrochés au mur.

Dans les chambres, il y avait souvent une grande armoire normande pour ranger le linge car les filles qui se mariaient avaient, en général, un trousseau important. Les lits, placés contre un mur, étaient appelés des *couchettes*.

Comme les chambres n'étaient pas du tout chauffées nous utilisions des bouillottes ou bien des briques ou des galets chauffés à la cheminée et enveloppés dans un linge ou un journal pour réchauffer les lits. Pour voir si le galet avait assez chauffé, on crachait dessus !

Pour nous laver, nous devions d'abord aller chercher de l'eau à la fontaine ou au puits. Puis, nous la chauffions dans un chaudron et en versions dans une cuvette. Il y avait de très belles cuvettes en porcelaine. Enfants, notre mère nous lavait souvent dans un grand bac à linge posé devant la cheminée pour prendre directement l'eau chaude dans le chaudron.

Les hommes se rasaient avec un *coupe-chou*, un grand couteau pliant, et avec du savon et de l'eau dans un bol. Le *coupe-chou* était rangé dans un étui en cuir qui servait à l'aiguiser.

Les toilettes étaient au fond du jardin, faites avec des planches et un trou sur celle du dessus. Quelques-unes étaient protégées des regards par une cabane en bois.

Presque partout, le sol des maisons était en terre battue. Dans les années 30, les sols ont commencé à être cimentés.

L'intérieur des maisons était éclairé avec des lampes à pétrole suspendues ou posées sur la table. Il y avait également de petites lampes appelées « lampes Pigeon », du nom de

l'inventeur ; nous nous en servions surtout pour monter dans les chambres. Pour aller dans les étables, nous prenions une lampe tempête.

L'électricité est arrivée à Jobourg en 1933. Dans les *écarts*, les hameaux éloignés du bourg, elle a été installée plus tard. Certains ne voulaient pas avoir l'électricité car ils avaient peur de mettre le feu. Des agriculteurs ne voulaient pas de poteaux électriques dans leurs champs par peur d'électrocuter les bêtes.

## Les tâches ménagères

Pour faire la lessive, nous devions aller au lavoir, en général une fois par semaine. Des lessivières (ou lavandières) passaient chaque jour dans les maisons pour laver le linge.

Pour qu'il n'y ait pas d'humidité dans la maison, nous faisons souvent bouillir le linge dans une étable, dans une lessiveuse. Ensuite, il fallait remettre le linge dans une brouette pour aller le rincer au lavoir.

Les grandes lessives de draps étaient faites une ou deux fois par an, et souvent au printemps pour que le linge sèche facilement. Le linge était entassé dans de grandes cuves en bois. Nous faisons aussi cette grande lessive quand il y avait un mariage, pour laver le trousseau de la jeune fille.

La vaisselle était lavée dans une grande bassine en fer remplie d'eau et chauffée sur le feu. Quand l'eau de vaisselle était bien grasse, on la récupérait dans un seau pour la donner aux cochons.

## Les repas

Pour préparer les repas, il y avait dans chaque cheminée un trépied pour poser les marmites et une crémaillère pour accrocher les chaudrons. Nous chauffions l'eau dans un chaudron en cuivre et nous préparions la soupe dans un gros pot en fonte avec trois pieds. C'était de la soupe à la graisse. La graisse était faite avec du suif de bœuf et cuisait de longues heures au dessus du feu.

Au petit déjeuner, nous mangions de la soupe ou du café au lait, pour les femmes.

Il y avait une collation dans la matinée composée de pain, et de *graissette* par exemple.

Les repas du midi comprenaient surtout des légumes car nous ne mangions pas de viande tous les jours. En semaine, la viande la plus courante était le lard salé, chaud ou froid. Le jambon était plutôt mangé lors de grandes occasions. Le dimanche, on tuait parfois une poule. Par contre, pour les repas de fête, à Noël ou aux Rois, on achetait de la viande pour faire un pot au feu.

Tous les jours, nous mangions des œufs, de la bouillie de sarrasin ou encore un plat de sang de cochon le jour où il était tué. La bouillie était préparée dans une *pêl* en cuivre que l'on posait au milieu de la table. Chacun s'asseyait autour pour manger en y ajoutant du beurre, du saindoux ou du miel.

Le vendredi était « maigre » : nous mangions donc du poisson comme du hareng qui pouvait être salé et fumé.

Dans l'après-midi, il y avait une autre collation.

Tous les soirs, nous mangions de la soupe.

Quand il y avait un dessert, les jours de fête, c'était souvent du riz au lait, des brioches ou un Savoie (génoise). Ou alors, nous mangions quelques fruits de notre jardin : pommes, poires, prunes, figes ...

La boisson principale était le cidre. A la fin du repas, on prenait aussi un café dans lequel les hommes, et quelques femmes, ajoutaient du calva. Pour réchauffer le café, on utilisait une petite bouillotte en émail que l'on posait près du feu. Il y avait parfois des petits morceaux de *piqué* brûlés qui tombaient dedans quand le feu crépitait.

Pour conserver les aliments, nous n'avions pas de réfrigérateur ! Nous les entreposions dans un garde-manger, sorte de boîte en bois avec des portes grillagées.

## La médecine

Il n'y avait qu'un seul médecin pour tout le canton. Il fallait vraiment être gravement malade pour le faire venir. La plupart du temps, nous nous soignons avec des « remèdes de bonne femme ».

Quand les enfants avaient la coqueluche, on leur donnait du sirop de colimaçons (escargots). Les escargots étaient mis à dégorger et on y ajoutait du sucre.

Pour soigner les furoncles, nous posions des *grasses herbes* (feuilles rondes qui poussent le long des murs) avec du saindoux, dessus. Contre les vers, il fallait porter des colliers d'ail. La ouate thermogène arrosée d'eau de Cologne servait de révulsif. Des cataplasmes de farine de moutarde étaient utilisés lors de bronchite.

Les ventouses aidaient à lutter contre les congestions. Il fallait ôter l'oxygène du verre à l'aide d'un coton, imbibé d'alcool et enflammé, passé à l'intérieur du verre, puis le poser sur la peau du dos.

Des ventouses scarifiées (avec une incision sur la peau) devaient aspirer le « mauvais sang ».

Il y avait aussi différentes tisanes selon les maux.

Des femmes du village étaient très compétentes pour aider lors des accouchements. Elles étaient appelées pour aider les femmes pendant et après leur accouchement. A cette époque, on emmaillotait les bébés des pieds à la poitrine.

## L'habillement

Les vêtements étaient solides, souvent faits de coutil. En général, ils étaient de couleur sombre. Cependant, les femmes avaient parfois des broderies ou des tissus imprimés de petites fleurs colorées. Quand on achetait un manteau, on le gardait de longues années avant d'en changer. Comme sous-vêtements, tout le monde portait des camisoles de santé en laine comme tricot de peau, toute l'année.

Les hommes avaient de gros souliers et des guêtres en cuir ou bien des sabots tout en bois. Ils portaient des casquettes. Pour aller à la messe le dimanche, ils mettaient parfois des chapeaux melons.

Les femmes de la génération de nos mères portaient des blouses et des tabliers. Elles avaient aussi des bas de laine, des corsets à baleines et des lacets dans le dos. Les corsets servaient de soutien-gorge et de jarretelles. Nos grands-mères portaient des *bounettes*, coiffe ancienne. Leurs jupons étaient larges et longs.

Pour aller à l'école, nous, les garçons nous portions des culottes courtes, des blouses en satinette noire et des bérets basques. Nous, les filles, nous avions des blouses et tabliers d'écoliers parfois brodés.

Filles et garçons portaient aux pieds des galoches, avec une semelle en bois.

Parfois le dimanche, on sortait nos bijoux. Les femmes portaient des bagues de fiançailles, des grandes chaînes avec un médaillon, des boucles d'oreilles. Les hommes, eux, avaient souvent des montres à gousset.

# L'école

Deux écoles sur la place de l'église accueillaient filles et garçons séparément. Dans les années 20, ces deux écoles ont été réunies. L'une d'elle recevait les élèves les plus jeunes et l'autre les grands. Cette mixité a causé des problèmes dans le village pendant quelques temps. Un conflit s'est créé entre le maître d'école et certains conseillers municipaux. Par la suite, cela s'est apaisé et les écoles sont restées mixtes. Il y avait une trentaine d'élèves par école, séparés selon leur âge et leur niveau en plusieurs divisions.

L'instituteur et l'institutrice étaient mariés. Ils ont commencé à enseigner à Jobourg en 1924. L'homme s'occupait de l'école des grands et sa femme des petits. Cet instituteur est celui qui a voulu la mixité qui selon lui, était profitable pour les maîtres et les élèves car l'enseignement était plus constructif avec moins de niveaux scolaires différents.

Le couple d'instituteur avait un logement au-dessus de l'école. Ils avaient une employée pour s'occuper du ménage. S'il arrivait que l'un des deux soit malade, et c'était très rare, l'autre accueillait les deux classes. L'instituteur s'occupait également du secrétariat de mairie.

Dans la classe, nous nous asseyions par deux à des tables d'école en bois ayant un siège fixe. Un trou dans la table servait à poser l'encrier. Nous écrivions avec une plume "Sergent Major". Sinon, nous avions des crayons à papier, une ardoise, un porte-plume et des cahiers dont nous devons prendre soin car notre famille payait les fournitures. Le bureau de bienfaisance de la commune payait seulement pour les plus démunis.

Dans la salle, une armoire faisait office de bibliothèque. Des récipients pour les expériences de sciences y étaient aussi rangés. Derrière le bureau du maître, un tableau noir était fixé au mur. Un autre basculait sur un chevalet. Dans un coin de la salle, un grand poêle à charbon et à bois réchauffait les jours d'hiver.

## Les élèves

Nous commençons l'école à 6 ans et, tous les jours, nous y allions à pied. Quand il pleuvait, nous arrivions trempés à l'école car notre pèlerine de drap absorbait l'eau.

Des enfants venaient aussi d'Herqueville car l'école de cette commune n'avait pas d'instituteur fixe. Alors beaucoup de familles préféraient que leurs enfants aillent à Jobourg. On reconnaissait les Herquevillais à leur accent assez caractéristique.

Ceux qui habitaient trop loin apportaient leur repas pour manger à l'école le midi, sous le préau.

Chaque jour, deux d'entre nous étaient désignés pour nettoyer, balayer et allumer le poêle même si c'était plutôt le maître qui craquait l'allumette. Ils devaient alors arriver le matin une demi-heure avant les autres. Il ne fallait pas laisser de poussière dans la classe. Avant de balayer, nous arrosions le sol en ciment avec un récipient se terminant en pointe, afin d'empêcher la poussière de voler.

## La discipline

La discipline était stricte. Si elle n'était pas acceptée de bon gré, elle l'était de force. Si le maître voyait un élève qui ne saluait pas un adulte croisé dans le village, il allait au coin le lendemain. Il y avait des "durs" parmi les élèves. Par exemple, il est arrivé que le maître veuille donner une fessée à un élève mais celui-ci bloquait ses pieds sous la table pour que le maître ne puisse pas le lever. La punition la plus courante consistait à copier des lignes après les cours ou parfois le jeudi, jour de repos.

Nous pouvions aussi être envoyés au "piquet", au coin. Quand un élève manquait les cours, il devait apporter ensuite un mot d'excuse des parents.

Nous ne nous plaignions pas à nos parents si nous étions punis car ils ne contestaient jamais la décision du maître. Au contraire, ils avaient plutôt tendance à doubler la punition donnée. Les instituteurs étaient respectés et soutenus par nos parents.

L'instituteur avait de l'influence sur nous. Il était sévère mais sa méthode de travail a porté ses fruits et nous nous en sommes rendu compte par le savoir que nous conservions après ces années d'études. Il tenait à ce que nous sachions tous lire et écrire même si certains ne voulaient pas apprendre.

Néanmoins, l'instituteur n'appréhendait qu'une chose : les visites surprises de l'inspecteur d'académie !

Chez nous, nous parlions patois, mais à l'école, il n'en était pas question. L'instituteur ne voulait pas nous entendre parler patois, même dans la cour.

## Une journée d'école

L'école ouvrait du lundi au samedi inclus avec le jeudi comme jour de repos. Les élèves en âge de passer le Certificat d'Etudes en fin d'année retournaient à l'école le jeudi matin.

Les cours débutaient à 8h30 jusqu'à 11h30, puis reprenaient de 13h30 à 16h30 (heure solaire). Ensuite jusqu'à 18h, nous pouvions rester à l'étude, mais c'était payant. Les parents qui le pouvaient, préféraient mettre leurs enfants à l'étude car le maître était sérieux et ainsi les enfants apprenaient encore un peu plus. En hiver, l'instituteur donnait des cours d'adultes. Les élèves pouvaient y assister après avoir quitté l'école à 12 ou 14 ans.

A Noël et à Pâques, nous avons une semaine de vacances. Les grandes vacances duraient deux mois, en juillet et août ce qui nous permettait d'aider nos parents à la ferme. Les fêtes nationales et religieuses offraient en plus quelques jours fériés.

Plusieurs fois par semaine, la matinée débutait par l'instruction civique en alternance avec des cours de morale pour apprendre la politesse et la bonne conduite.

Les plus jeunes apprenaient à lire avec les lettres de l'alphabet inscrites sur un tableau. Ils pouvaient y passer toute la matinée. Le maître avait une baguette en bambou de 2 m de long pour leur indiquer les lettres à lire. Cette baguette servait aussi à taper sur la tête des bavards. Souvent, les élèves les plus grands apprenaient à lire aux petits. Certains élèves revenaient un an à l'école après avoir eu leur Certificat. Le maître leur demandait d'aider les petits à lire.

Les cours de mathématiques et la dictée avait souvent lieu le matin. L'instituteur tenait beaucoup à l'orthographe, la lecture et l'écriture.

En géographie, les cours étaient denses. Il fallait connaître par cœur tous les départements français avec leur préfecture et sous-préfecture, les reliefs du pays. On étudiait aussi les pays d'Europe et les colonies françaises.

En sciences, nous faisons parfois de petites expériences avec les quelques produits rangés dans le bas de l'armoire. On étudiait aussi la nature. Nous devions par exemple apporter la feuille d'une plante pour l'étudier.

Une fois par semaine, les garçons avaient un cours de dessin pendant que les filles apprenaient la couture. L'enseignement ménager était inculqué aux filles et l'enseignement agricole aux garçons. Nous étudions les engrais, les sols avec des exercices théoriques en calculant, par exemple, la pousse du blé sur un carré d'azote ou de potasse et en comparant les différences. On analysait aussi des échantillons de terre.

Très rarement, nous faisons de la gymnastique sur la lande. Il arrivait aussi que le maître décide de passer un moment dans le jardin en nous demandant de lui sarcler son potager. L'instituteur précédent, lui, demandait à ses élèves de lui monter du bois au grenier.

Il y avait des cours de chant et de récitation qui étaient aussi des matières notées au Certificat. Nous avons par exemple appris ce poème :

"La biche brame au clair de lune,  
Elle pleure à se fendre les yeux,  
Son petit faon délicieux  
A disparu dans la nuit brune

Pour raconter son infortune  
A la forêt de nos aïeux  
La biche brame au clair de lune  
Et pleure à se fondre les yeux."

Le soir, nous faisons nos devoirs à la maison. Le matin, l'instituteur nous interrogeait oralement sur les leçons de la veille.

Tous les mois, nous faisons une composition sur un cahier spécialement réservé à cet effet, que l'on devait faire signer à nos parents. Notre travail était noté sur dix, et le maître ajoutait des appréciations écrites. Selon ces notes, un classement des élèves était établi.

## La récréation

Dans les deux écoles mixtes de Jobourg, la cour de récréation était séparée par un petit mur pour que garçons et filles ne soient pas ensemble.

Nous, les garçons, nous jouions à la charrue : on se rangeait à la queue leu leu, chacun tenant la blouse de celui de devant, le dernier tramait ses talons et faisait des sillons dans la cour. On jouait aussi à cacher un petit caillou dans le mur et un autre devait le retrouver. Quand il se rapprochait de la cachette, les autres lui disaient "grand feu", quand il s'en éloignait, "petit feu". Nous jouions également à saute-mouton. Quelquefois, le maître jouait au ballon avec nous dans la cour. Nous, les filles, nous jouions plutôt à la gatte ou nous sautions à la corde.

Nous nous entendions tous bien, même s'il y avait parfois des bagarres entre garçons.

A la fin de chaque année scolaire, les deux écoles se regroupaient pour une promenade à pied aux alentours.

## Le Certificat d'Etudes

Suivant nos notes et notre classement, l'instituteur décidait qui il présenterait à l'examen du Certificat d'Etudes. Des élèves non sélectionnés pouvaient être présentés par leur famille, mais il était rare que ceux-là réussissent l'examen. Ceux qui n'avaient pas le niveau pour passer l'examen à 12 ans pouvaient redoubler leur année scolaire pour le passer l'année suivante.

Quand beaucoup d'entre nous obtenaient le diplôme, c'était une grande fierté pour l'instituteur. Il souhaitait toujours que l'on soit dans les premiers au classement du canton. Il restait dans la cour et nous regardait par les fenêtres pendant l'examen.

Le jour de l'examen, nos parents nous conduisaient en carriole à Beaumont. Il y avait quatre ou cinq élèves de l'école Jobourg présentés chaque année. L'examen durait toute la journée. La matinée était consacrée aux matières les plus difficiles (français, mathématiques, etc.). L'après-midi le dessin, le chant, une récitation et la lecture étaient évalués.

Les correcteurs étaient des instituteurs de cantons voisins. Ils nous surveillaient de près.



Nous connaissions les résultats le jour même. Le lendemain, ils étaient mentionnés dans le journal avec les mentions pour ceux qui en avaient une. Le premier du canton recevait le Prix Fatout et vingt francs. Fatout était le nom d'un homme ayant légué de quoi récompenser les meilleurs élèves en leur offrant de l'argent. Il existait une "fondation Fastou". Le Prix des Ecoles Laïques était donné au second.

Quelques élèves de Jobourg ont poursuivi leurs études. L'un d'eux a continué quelques années puis est devenu gendarme maritime. Certains parents ont vendu des terrains pour pouvoir payer des études à leurs enfants.

Dans les familles nombreuses, il arrivait parfois que l'une des filles continue ses études jusqu'à l'Ecole Normale pour devenir institutrice. Dans les familles dont le père était mort, les enfants étaient envoyés gratuitement dans une des écoles privées de Cherbourg. Des gens riches faisaient des dons à ces écoles pour financer les études d'enfants n'ayant pas les moyens.

Parmi les élèves qui n'ont pas eu leur Certificat d'Études, quelques-uns sont entrés dans la police. Certains continuaient dans les cours du soir pour adultes donnés par le maître.

Cependant, la majorité des élèves arrêtaient l'école à 12 ans, après le Certificat. En effet, nous étions principalement issus de familles d'agriculteurs, et nos parents préféraient que nous restions à la ferme pour les aider et prendre la succession.

# Les loisirs et fêtes

A cette époque, la vie était consacrée essentiellement au travail. Les loisirs étaient donc très réduits.

## Les fêtes de famille

Au jour de l'An, nous allions dans notre famille pour souhaiter la bonne année. Nos grands-parents nous donnaient parfois des étrennes. Il s'agissait généralement d'un sucre d'orge et d'une orange.

Les Rois étaient une fête plus importante, surtout pour les employés de ferme car c'était leur seul jour de congé dans l'année. Dans les familles, on mangeait souvent un pot au feu, du riz au lait et une galette au beurre, tout cela accompagné d'une bouteille de vin, boisson rare à l'époque. La tradition de la fève a commencé à cette période. Pour cela, on utilisait parfois un pois.

Les mariages étaient la fête de famille la plus importante. La messe avait lieu le matin, puis, après le repas du midi, toute la noce partait se promener en cortège, les mariés en tête, en chantant. Les invités se déplaçaient donc deux par deux. Le garçon d'honneur était chargé d'appeler les couples qui avaient été formés à l'avance de façon à ce que chacun ait une cavalière ou un cavalier. Cependant, la mariée était conduite à la mairie et à l'église par son père. L'après-midi, on s'arrêtait souvent dans un débit pour boire un coup. Puis avait lieu le repas du soir. Les menus étaient très copieux, souvent composé de deux entrées (homard, crevettes..), deux plats de viande (un plat en sauce et un rôti) et d'un dessert (riz, galette au beurre, pièce montée composée de gâteaux de Savoie de plus en plus petits empilés les uns sur les autres...), tout cela arrosé de cidre et de vin. Le soir, on chantait beaucoup, mais on ne dansait pas.

Pour les communions, les repas étaient similaires. Par contre, les baptêmes étaient moins fêtés. A la sortie de l'église, le parrain et la marraine jetaient les dragées par terre aux enfants de la commune. De ce fait, les grands en avaient toujours plus que les petits et, de plus, ce n'était pas très hygiénique ! Par la suite, on a fait aligner les enfants pour leur en donner dans la main, ce qui était un progrès.

Lors de ces événements, nous allions parfois nous faire photographier chez le photographe à Cherbourg. Il venait aussi de temps en temps pour nous photographier à l'école.

Les anniversaires ne se fêtaient pratiquement pas. Seules quelques familles faisaient un petit cadeau aux enfants ou préparaient un repas spécial.

## Les fêtes de la commune

De jeunes garçons se déguisaient à Mardi-Gras. Ils mettaient des masques en carton confectionnés pour l'occasion et de vieilles jupes. Ils défilaient dans la commune et passaient dans les maisons où on leur offrait souvent des crêpes. Pour nous, le but était de découvrir qui se cachait derrière les masques.

Au 1<sup>er</sup> avril, on faisait beaucoup de blagues dans la commune. Par exemple, on demandait à quelqu'un d'aller chercher la corde à tourner le vent ou du sirop de pattes d'anguille. On faisait croire des choses à des personnes, qu'une vache était en train de vèler par exemple. La "victime" allait voir et on se moquait d'elle. Certains épinglaient aussi des poissons en papier dans le dos des gens.

Le 15 août à Jobourg avait lieu une fête importante pour l'époque, la "mi-août". Divers manèges prenaient place : des pousse-pousse, des chevaux de bois qui tournaient au son d'un orgue de barbarie et qui étaient entraînés par un cheval, des bateaux aériens (sortes de balançoires qui pouvaient monter très haut)... et parfois même un petit cirque qui présentait quelques animaux (petits chevaux, chèvres...). Lors des représentations, on faisait désigner par un cheval la fille la plus amoureuse. Pour cela, le cheval, tapait du sabot ou hochait de la tête !

Il y avait aussi de nombreux jeux : le baptême des tropiques (le concurrent sur une voiture à cheval devait renverser un seau d'eau avec une grande perche, en roulant), le mât de cocagne (le mât était graissé et celui qui arrivait en haut gagnait les lots qui se trouvaient au sommet : un jambon, par exemple), les pots mystérieux (des pots de fleurs étaient suspendus et le joueur, les yeux bandés, devait les briser à l'aide d'un bâton et récoltait ce qu'ils contenaient : un lapin, une poule, de l'eau, de la farine, de la suie...), la course en sac, le baiser de la tuile (le joueur, qui avait les mains liées et les yeux bandés, devait décoller avec sa bouche ou son nez des pièces de monnaie collées sur une tuile graissée et enduite de suie). Un jeu consistait aussi à manger le plus vite possible un cervelas pendu, les concurrents ayant les mains attachées. Tous ces jeux étaient gratuits et de petits lots venaient récompenser les gagnants.

Une procession partait de l'église pour aller jusqu'à la croix Bel Air. Le soir, on faisait la ronde. Nous, les jeunes, garçons et filles mélangés, nous faisons une ronde en chantant. La fille ou le garçon qui se trouvait au milieu devait choisir un des participants du sexe opposé, l'embrassait et celui-ci prenait sa place. C'était une occasion de rencontrer un futur conjoint ! Il faut dire que les occasions de rencontre étaient rares à l'époque. Les parents interdisaient souvent aux filles de sortir. Par contre, beaucoup de garçons avaient un vélo.

Lors de cette fête, des rôtisseurs prenaient place ainsi que des marchands d'amandes, de cacahuètes, de brioches, de *chimenets* et de petits jouets.

Le soir, il y avait un feu d'artifice. De plus, la fête continuait jusque tard dans la nuit au café de Mme Sanson qui faisait terrasse pour l'occasion. Beaucoup abusaient alors de l'alcool.

Ce jour là, nous invitions aussi notre famille à manger. Des habitants des communes voisines venaient également. Mais, lors de cette fête, il y avait parfois des bagarres entre des hommes de Jobourg et ceux de Digulleville.

Lors des batteries avaient lieu des repas tous les soirs pour les travailleurs. Les soirées se terminaient en chansons : chanson du tabac ("du gris que l'on prend dans ses doigts et que l'on roule"), le Credo du Paysan. Certaines, un peu grivoises, avaient un double sens... Chacun chantait sa chanson.

Noël se fêtait en famille. Le jour de Noël, il y avait un repas amélioré. Les cadeaux les plus courants étaient un sucre d'orge et une orange, parfois accompagnés d'un petit jouet.

## Les loisirs

Nous avons peu de jouets. Nous, les filles, nous avons une poupée et nous, les garçons, un mécano par exemple. Sinon, on jouait souvent aux cartes et aux dominos. La pratique de la veillée était fréquente avant la première guerre mais avait disparu à cette période. Il semble donc que l'entre-deux guerre fût une période creuse en ce qui concerne les loisirs.

Seuls quelques habitués fréquentaient le café de la commune pour prendre l'apéritif, du Raphaël, du Dubonnet, du gen (genièvre) ou du vin blanc. Le café marchait beaucoup aussi grâce au forgeron car les clients lui payaient souvent un verre quand ils allaient faire ferrer leurs chevaux. Néanmoins, il semble que la fréquentation du café n'ait concerné principalement que les hommes déjà âgés de l'époque.

Les femmes, elles, ne quittaient que rarement la maison car les tâches de chacun étaient bien délimitées à l'époque. La plupart du temps, seuls les hommes allaient aux foires pour vendre les produits de la ferme pendant que les femmes restaient au foyer pour faire la cuisine ou s'occuper des enfants. Cependant, lorsqu'elles allaient faire la lessive au lavoir, les discussions allaient bon train, concernant surtout les petits événements locaux.

Le dimanche, nous, les garçons, nous allions nous promener à vélo ou à pied, par exemple pour aller voir les autos au Nez de Jobourg. Les filles sortaient moins. Et celles qui sortaient restaient entre filles. Souvent, nous tentions d'approcher du groupe pour lier connaissance ! Lors de la messe de Minuit, par contre, nous descendions ensemble jusqu'à l'église d'Auderville, ce qui était une occasion de rencontre.

Nous nous baignions peu dans la mer à l'époque, sauf les pieds. Par contre, on allait beaucoup sur la côte pour pêcher à la rocaille. Nous avons tous notre secteur, que nous gardions un peu secret. Cela pouvait aller de l'Anse de Vauville jusqu'à Goury. On y péchait des *goufiques* (ormeau), des *fliés* (patelle) ou des crevettes... Les hommes péchaient surtout

les *goufiques* car c'était assez dur. Par contre, les *flies* et les bigorneaux étaient plutôt réservés aux femmes.

Très peu d'entre nous avaient la radio entre les deux guerres, l'électricité n'étant arrivée que vers 1932. On pouvait aller chez les uns ou chez les autres pour écouter une émission. Au café de Mme Sanson, il y avait un phonographe. On y écoutait Tino Rossi, Joséphine Baker, Eliane Sélis...

Beaucoup lisaient des journaux : Cherbourg-Eclair, Le Petit parisien, Le Réveil... On les recevait par la poste car il n'y avait pas de marchand de journaux à Beaumont. Les personnes qui allaient à Cherbourg rapportaient parfois Bibi Fricotin à leurs enfants.

Les activités manuelles étaient fréquentes pendant les soirées d'hiver : les hommes fabriquaient des ruches ou des paniers en osier.

Nous, les enfants, nous fabriquions des sifflets avec du *chicamot* (sycamore). On faisait aussi des bulles avec du savon et des sortes de pistons avec un bâton de sureau. Pour cela, on prélevait l'intérieur et on le remplaçait par un autre bout de bois du même diamètre, ce qui donnait un genre de piston qui pouvait propulser des boulettes de papier mâché. Nous fabriquions aussi des élingues avec une branche fourchue et un grand élastique. Avec les cercles de barriques, nous jouions au cerceau que nous faisons rouler avec un bâton. Avec le jonc tressé, on confectionnait de petits paniers.

Sur le chemin de l'école, nous mangions des feuilles de "hanneton" (de hêtre) ou de chèvrefeuille. On attrapait les hannetons, on attachait un fil à leur patte et on les faisait tourner. Sous terre, nous trouvions des "génotes" (petites tubercules) que nous mangions crues. Trouver un nid dans un arbre était une gloire pour nous. Nous faisons des colliers avec les œufs de pie. Pour cela, on les vidait de leur contenu en perçant un petit trou et on les reliait entre eux par un fil.

Quelques histoires locales se racontaient. On nous faisait croire que la Croqueresse habitait dans le doué de Grinval. Lorsqu'on vidait le lavoir, on disait que le bruit que faisait l'eau en se vidant était le cri de la Croqueresse. Cela était censé nous dissuader de nous aventurer trop près du bord.

# La religion

## La pratique religieuse

La grande majorité d'entre nous était pratiquante. Les enfants qui n'allaient pas à l'église étaient parfois montrés du doigt à l'école par les autres élèves. On disait par exemple d'une fille non baptisée que c'était une fille "sans sel".

Tous les dimanches, nous nous rendions pratiquement tous à la messe, le plus souvent à pied. Une partie venait par la route qui passe devant la Maison Blanche. Ainsi, il arrivait que les femmes qui venaient de marcher pendant un kilomètre aient envie de satisfaire un besoin bien naturel avant de rentrer dans l'église. Elles se rendaient alors toujours au même endroit, une dans petite chasse, qui a logiquement pris le nom de Chasse Pisseuse !

La messe commençait à 9 h 15. Nous y allions tous, surtout quand nos étions enfants. Il n'était en effet pas possible aux futurs communiants de rater, ne serait-ce qu'une fois, un office. Dans le cas où ils séjournèrent dans une autre commune, ils devaient faire signer au curé un carnet afin de prouver leur présence à l'église.

Pour aller à la messe, nous sortions nos plus beaux vêtements. Nos grands-mères portaient leur *bounet*. Les autres portaient un chapeau car il n'était pas concevable qu'une femme entre à l'église la tête nue. Les hommes, par contre, devaient se découvrir avant d'entrer.

Chaque famille s'asseyait à la même place. Les bancs étaient souvent réservés. Pour cela, il fallait verser une certaine somme. Les hommes se plaçaient dans le chœur et les femmes dans la nef. Les couples étaient donc séparés le temps de la messe.

La messe était célébrée en latin. On ne comprenait donc pas ce que disait le curé, mais la traduction se trouvait dans le missel. Le sermon était fait en français car il s'adressait directement aux fidèles. Le curé montait en chaire ce qui le rendait plus impressionnant car sa voix portait loin malgré l'absence de micro. Il faisait souvent des allusions concernant le comportement de certains de ses paroissiens.

Les enfants de chœur servaient le prêtre et décoraient le chœur. Ils étaient habillés de chasubles rouges ornées d'un surplis blanc. Nous chantions avec ferveur, entraînés par les chantres. Cependant, comme il n'y avait pas d'harmonium, nous ne chantions pas toujours bien ensembles !

Tous les dimanches, une famille apportait un gros pain (de 6 ou 12 livres) qui était béni par le curé, divisé en parts et distribué à toute l'assemblée. Il était de tradition que l'on donne le *fond de quantité* à la famille qui devait apporter le pain la semaine suivante. Comme

il y avait une cinquantaine de familles qui venaient à la messe, chacune apportait le pain une fois par an, environ.

Après la messe, quelques hommes se retrouvaient au café et les femmes rentraient pour préparer le repas. Les cloches résonnaient, tirées par le sacristain qui se laissait souvent suspendre en l'air à la corde.

Les vêpres, l'après-midi, étaient moins suivies par les hommes. Souvent, seules les femmes s'y rendaient.

Enfants, nous allions quasiment tous au catéchisme le jeudi matin et le dimanche matin. Environ une dizaine de filles et de garçons de la commune s'y rendait régulièrement. Il était obligatoire d'y aller à partir de 7 ans pour pouvoir faire sa communion. Le curé enseignait le catéchisme dans l'église. Il nous donnait des leçons à apprendre par cœur. Il fallait connaître, par exemple, toutes les prières en latin.

Juste avant la deuxième guerre, nous pouvions aller à la JAC (Jeunesse Agricole Catholique). Des réunions étaient organisées tous les deux mois.

Les jeûnes du vendredi et du carême étaient très respectés. Il ne fallait pas manger de viande ni, par extension, de graisse à soupe. Le lait, le beurre, les œufs, le poisson étaient permis.

Dans certaines familles, on priait le soir, soit couché dans son lit, soit tous ensemble devant la cheminée.

## Les lieux de cultes

Il n'existait pas d'autres lieux de cultes que l'église à Jobourg. Cependant, au lieu dit La Chapelle, la grange devait bel et bien être une chapelle car on peut encore voir l'ancienne voûte à l'intérieur.

Avant guerre, la Croix Bel Air se trouvait sur la lande, à l'emplacement actuel de COGEMA. Néanmoins, il ne s'agissait pas de son emplacement initial. Elle avait été érigée à l'endroit où elle se trouve actuellement. Elle a donc retrouvé son emplacement d'origine, où a eu lieu le duel entre le seigneur de la Fouèdre d'Auderville et le seigneur de Mary de Jobourg, au siècle dernier. Sur le socle de cette croix, on distingue la représentation d'un gisant, ainsi que des épées ou, selon les interprétations, des bâtons de pèlerin.

## Les fêtes religieuses

A la mi-août, lors des vêpres, avait lieu la procession du vœu de Louis XIII. On transportait la statue de la Sainte Vierge dans les petites routes de la commune, jusqu'à la croix Bel Air. Mais, plus tard, on s'est contenté de faire le tour du cimetière car un décret a interdit les processions sur les routes à cause de la circulation automobile. Dans ce cas, la procession était tellement longue que les premiers rangs rattrapaient ceux qui fermaient la

marche. Des personnes portaient la statue sur un brancard et nous suivions en chantant des cantiques. Certains portaient des bannières. Il y avait une bannière différente pour les hommes et pour les femmes.

Pendant le Carême, tous les jeudis soir avaient lieu les exercices du Chemin de Croix. Après un moment consacré à la prière, nous nous déplaçons dans l'église, devant chaque station du Chemin de Croix. Chacune des 14 stations était, à l'époque, représentée par une image.

A Pâques, nous communions. Il était, en effet, rare de communier tous les dimanches à cette époque. De plus, il fallait toujours se confesser avant de communier.

Les rogations se déroulaient quelques jours avant l'Ascension. Très tôt le matin, une procession partait de Saint Germain et une autre d'Auderville et cheminait jusqu'à Jobourg. Nous n'avions donc pas à nous déplacer. Nous nous regroupions à l'église et dès que les bannières d'Auderville et de Saint Germain étaient en vue, le curé faisait sonner les cloches. Après la messe, on se rassemblait dans le presbytère pour prendre le petit déjeuner : café, pain et beurre. Chacun repartait alors chez soi pour traire.

Durant le mois de Marie (le mois de mai), les jeunes filles vouées à la Sainte Vierge venaient réciter un chapelet à l'église. Elles portaient comme signe distinctif un petit ruban bleu et une médaille de la Sainte Vierge.

A la fête Dieu, au mois de juin, une procession partait de l'église et s'arrêtait devant des reposoirs que nous avons construits. Il y en avait généralement un dans chaque hameau : au hameau Thiébot, au Bouchard... Sur chaque reposoir, le prêtre posait le Saint Sacrement, puis faisait quelques prières. Nous chantions des cantiques et la procession repartait. Tout le parcours était décoré de draps et de fleurs naturelles, par exemple des *nunus* disposées en soleil sur le sol. Les petites filles portaient des corbeilles qui contenaient des pétales de fleurs et en jetaient des poignées au passage du Saint Sacrement.

Pour la fête des moissons, Vasteville s'associait avec Saint Germain.

Le soir de la Toussaint, la cloche sonnait toute la soirée. Le sacristain, passait ensuite dans les maisons pour faire sa quête. Lors des étrennes, il recevait un pourboire de la part du curé.

Lors de toutes ces fêtes, le prêtre portait un habit d'apparat brodé et les chantres revêtaient leur chape dorée.

## Les cérémonies

### *La communion*

La retraite de communion avait lieu à Jobourg. Nous y allions quelques jours, au lieu d'aller à l'école, afin de nous préparer à la cérémonie.



Ensuite, nous devions passer une sorte d'examen oral avant de pouvoir communier. Pour cela, nous étions interrogés individuellement par des curés d'autres paroisses qui nous décernaient une note à l'issue de l'épreuve. Celui qui avait la meilleure note récitait les vœux du baptême le jour de la cérémonie, le deuxième l'acte de Pardon, le troisième l'acte de Foi etc. debout sur un banc. Nous communions tous, quelque soit la note reçue à l'examen.

A cette époque, il ne fallait pas mâcher l'hostie quand on communiait. De plus, il fallait être à jeun. Il ne fallait ni boire, ni manger depuis la veille au soir. Quelquefois, même faire simplement semblant de manger était un pêcher. Néanmoins, il y avait parfois quelques écarts.

La cérémonie avait lieu le matin. Nous, les filles, nous portions une robe de communiant blanche et nous, les garçons, un costume et un brassard blanc. Les enfants des familles plus aisées avaient de plus beaux habits que ceux des familles pauvres. De même, la taille et la beauté des cierges variaient selon la somme que la famille pouvait y consacrer.

Le midi du jour de la communion ou le dimanche suivant, nous allions manger au presbytère, avec le curé. Nos familles participaient aux frais du repas.

L'année suivante, on pouvait renouveler ses vœux et les confirmer tous les quatre ans.

### *Le baptême*

Le baptême était une cérémonie moins importante car l'assistance se limitait à la famille très proche. Souvent, comme les enfants étaient baptisés quelques jours seulement après leur venue au monde, les mères ne se rendaient pas à la cérémonie. De plus, elles devaient, avant de pouvoir de nouveau pénétrer dans l'église, être purifiées lors de la cérémonie des relevailles, environ 10 ou 15 jours après l'accouchement. Elles apportaient alors une galette au prêtre et restaient à l'entrée de l'église, jusqu'à ce que le curé vienne à leur rencontre et bénisse la galette.

### *Le mariage*

Les mariages de l'époque ressemblaient aux mariages actuels. Avant la guerre de 14, les femmes se mariaient souvent en noir. Puis, le voile blanc est apparu et, enfin, la robe totalement blanche. Il était inconcevable qu'une jeune fille ayant "fauté" se marie en blanc. Dans ce cas, le curé pouvait lui demander de couper son voile.

Les divorces étaient très rares à cette époque. Les divorcés étaient exclus de l'église.

Lors d'un mariage ou d'un baptême, les enfants de chœur recevaient un petit pourboire de la part des invités, ainsi qu'un bonbon.

## *L'enterrement*

Les gens mourraient presque tous chez eux. On appelait alors rapidement le prêtre pour qu'il donne les derniers sacrements. Puis les voisins et amis se relayaient pour veiller le corps, jour et nuit, jusqu'au jour de l'enterrement.

Ce jour-là, six hommes de la commune venaient chercher le cercueil et le portaient à bras jusqu'à l'église. Quand il s'agissait d'un hameau éloigné, ils devaient se relayer. La famille suivait le cercueil à pied et les invités rejoignaient le cortège tout au long de la route. Les personnes qui assistaient à l'enterrement s'habillaient sobrement. La famille proche était souvent habillée de noir, surtout la veuve qui devait cacher son visage sous un long voile noir. Elle devait porter le deuil de cette façon pendant un an environ après la mort de son mari. Puis elle pouvait porter du gris et du mauve. Elle portait alors le demi-deuil pendant un an encore.

Plus anciennement, la veuve n'assistait pas à l'enterrement de son mari car on supposait qu'elle ne supporterait pas la cérémonie. Par contre, les veufs assistaient à l'inhumation de leur femme. Généralement, il y avait moins de monde qu'aujourd'hui aux enterrements car on ne publiait pas de faire-part dans le journal. Un homme de la commune allait à pied inviter verbalement des personnes dans les communes environnantes, selon les instructions de la famille du défunt.

Il y avait plusieurs classes d'enterrement, selon la fortune du défunt et de sa famille. Les plus riches pouvaient payer un enterrement de première classe, ce qui était rare. Les autres choisissaient la deuxième classe embellie, la deuxième classe, la troisième classe embellie ou la troisième classe. Selon la classe de l'enterrement, le nombre de tentures noires qui ornaient l'église variait.

## **Croyances et superstitions**

Il y avait probablement davantage de superstitions qu'aujourd'hui. On disait par exemple qu'il ne fallait pas changer les vaches de champ un vendredi, ni changer de chemise ce jour-là. Les pies ou les chouettes portaient malheur. De même, il ne fallait pas "faire sang" le jour du vendredi saint (c'est à dire tuer un animal).

Beaucoup ne se seraient pas assis à une table de 13 convives et traçaient une croix avec le couteau avant d'entamer un pain.

Quelques histoires de *gobelins* se racontaient parfois concernant la lande de Jobourg. Les *gobelins* viendront te manger les pieds" nous disaient les anciens pour nous taquiner.

En 1933 ou 1934, il y eut une maison "hantée" à Jobourg. En effet, on entendait des bruits insolites dans la maison de l'instituteur. Il s'est avéré que le "*gobelin*" était la petite bonne qui tapait contre les murs pour jouer un tour à ses patrons !

# La guerre

## Souvenirs de la guerre de 14-18

L'évocation de la première guerre mondiale était, dans les années 20 et 30, un des sujets de conversation principaux, dans les repas de famille ou lors des corvées de battage. Les anciens combattants nous racontaient leurs conditions de vie difficiles dans les tranchées, les combats au corps à corps ou l'obligation pour les soldats de monter à l'attaque sous peine d'être abattus par leurs propres officiers.

Les cérémonies du 11 novembre de cette époque étaient donc très solennelles. Enfants, nous assistions à la messe, un bouquet de fleurs à la main. Puis avait lieu le dépôt de gerbes au Monument aux Morts. Un paquet de gâteaux nous était offert à la mairie. Les hommes allaient souvent boire un coup au café après la cérémonie.

## La deuxième guerre mondiale

### *La Déclaration*

Déjà un an avant la Déclaration, on parlait de la guerre. Une mobilisation avait déjà eu lieu, celles des jeunes hommes qui sortaient tout juste du service militaire. A la Déclaration de guerre, les hommes savaient où et quand ils devaient se rendre car c'était inscrit sur leur livret militaire. Seul ceux qui avaient trois enfants ou plus étaient exemptés. Tous les hommes jeunes sont donc partis.

### *La défaite et l'Occupation*

Du 1<sup>er</sup> septembre 39 au mois de mai 40, c'était la "drôle de guerre". Il ne s'est pratiquement rien passé. Puis, l'Allemagne a envahi le territoire très rapidement. Un homme de Jobourg est mort au combat, en Belgique, au cours de cette invasion. C'était la débâcle de l'armée française. Pendant cette période, le courrier nous parvenait très difficilement à Jobourg.

L'arrivée des Allemands à Jobourg s'est déroulée très vite. Nous savions par le bouche-à-oreille depuis la veille que les troupes allemandes allaient arriver. Nous étions résignés, nous n'avons pas résisté. Beaucoup d'anciens combattants de la guerre de 14 ont pleuré ce jour là. Les soldats allemands ont commencé par nous prendre nos armes. Certains ont quand même réussi à en cacher. De même, les postes de radio devaient être déposés à la mairie.

Parmi les hommes mobilisés de la commune, certains avaient réussi à passer en zone libre et d'autres ont été faits prisonniers.

Les soldats allemands se sont installés dans les grandes fermes de la commune dont beaucoup ont ainsi été saccagées. Ils vidaient les étables pour y mettre leurs chevaux, faisant dormir les vaches dehors. Néanmoins, ils ne nous ont pas brutalisés. Ils ont installé une kommandantur au hameau Sanson. Les écoles ont été occupées. Des maisons particulières ont alors été utilisées pour faire la classe aux enfants.

A l'emplacement actuel du CROSSMA, ils ont installé un grand radar entouré de mines. Sur la lande de Jobourg, des baraquements ont été bâtis pour les soldats (cet endroit était déjà utilisé par la marine française avant guerre). Ce camp avait la taille d'une ville. De plus, de nombreux blockhaus ont été construits par des entreprises réquisitionnées par les Allemands. Pour éviter de partir en Allemagne, des hommes travaillaient pour l'organisation TODT. Parmi ceux-la, certains avaient une fausse carte d'identité. Cependant, certains hommes sont tout de même partis comme prisonniers car les Allemands menaçaient de s'en prendre à leur famille.

Lorsque des fils étaient coupés par accident ou par un sabotage, des hommes de la commune étaient réquisitionnés pour garder les lignes téléphoniques la nuit.

### *La vie quotidienne sous l'Occupation*

Il était interdit de sortir le soir après le couvre-feu. Certaines personnes qui étaient sorties malgré l'interdiction ont failli être abattues par des Allemands. Il était également interdit de fréquenter certains endroits en bord de mer pour aller pêcher, par exemple. Beaucoup de terrains étaient minés, entre autres sur le Nez de Jobourg.

Il était fréquent que des soldats allemands nous volent des moutons ou des poules. Nous pouvions alors aller nous plaindre à la kommandantur. Il arrivait aussi qu'ils nous achètent des produits de la ferme comme des œufs, du lait, du beurre... Nos relations avec eux n'étaient pas toujours conflictuelles. Beaucoup de soldats se sont comportés de façon très correcte.

En général, nous n'avions pas faim, car comme nous étions pratiquement tous agriculteurs, nous disposions des ressources de notre ferme. Nous pouvions faire du beurre avec notre lait ou moudre notre grain pour faire de la farine. Certains faisaient aussi du café avec de l'orge grillé. Cependant, beaucoup de produits manquaient : le sucre, le café, l'habillement, les chaussures ou l'essence... On devait présenter des tickets pour obtenir ces produits chez les commerçants. Il y avait aussi du troc : beaucoup donnaient du beurre ou d'autres produits aux commerçants en échange de marchandises.

Beaucoup de citadins venaient s'approvisionner dans la commune et dans les autres villages de la Hague.

### *Les bombardements*

A Jobourg, il y a eu des bombardements qui visaient le radar dès 1941. Beaucoup de bombes sont alors tombées à la Cour, sans toucher leur objectif. Le radar n'a été touché que

deux semaines avant le Débarquement par deux avions qui se sont écrasés juste après. La caserne de la lande de Jobourg n'a pas été atteinte par les bombes.

Nous n'étions avertis des bombardements par aucun signal. Il n'y avait pas d'abri. On se protégeait comme on pouvait, en se cachant sous une table ou dans une étable, par exemple. Néanmoins, à Jobourg, il n'y eut aucune victime civile au cours des bombardements.

### *Le Débarquement et la Libération*

Juste avant le Débarquement du 6 juin 1944, il y eut une vague de bombardements. Nous avons entendu un ronronnement continu dans le ciel pendant les nuits précédentes. La nouvelle du Débarquement s'est alors répandue très rapidement.

A Jobourg, l'arrivée des Américains, en juin 44, s'est déroulée sans résistance. Les soldats allemands ont été faits prisonniers et rassemblés à la ferme du Voyer, dans le centre du bourg. Un soldat allemand s'est enfuit et a été abattu aux Petites Roches.

Les Américains nous ont distribué des bonbons, du chocolat, des fleurs.... Une fois que la pointe a été libérée, ils sont partis.

Au 11 avril au 8 mai 1945, l'île d'Aurigny encore occupée par les Allemands a tiré des obus sur la côte, ce qui nous a beaucoup surpris car nous pensions la guerre finie. Merquetot a été touché, il y eut un blessé et plusieurs vaches tuées. Les occupants de l'île ne se sont rendus qu'une fois leurs vivres épuisés.

Le 8 mai, il y eut un genre de fête à l'église de Jobourg. La cloche a sonné pendant toute la journée, tellement fort que le battant s'est décroché. Nous nous sommes réunis là bas spontanément et nous avons chanté.

Pendant au moins deux ou trois ans, la vie quotidienne fut encore difficile. Certaines marchandises ont mis beaucoup de temps à être de nouveau disponibles.

Finalement, Jobourg a été relativement épargné par la guerre. Il n'y eut aucune victime civile, mis à part un retraité qui a disparu en bord de mer. On ne sut jamais ce qu'il était devenu. Un autre fut tué par une mine sur le Nez de Jobourg. Tous les prisonniers sont rentrés chez eux. Deux hommes de la commune sont morts en tant que soldats.